

# LES DESTRUCTIONS DE LA GUERRE EN BRETAGNE

Il nous a paru qu'en cette année 1946 le moment était venu de dresser le lugubre inventaire des destructions archéologiques et artistiques résultant de la guerre. *Bella... artibus detestata !* Le moment est venu de sauver au moins les ruines. Avant tout, connaissons l'étendue de notre mal. Ce prélude de toute cure nous le devons aux plumes expertes de MM. Giraud-Mangin, Waquet et H.-F. Buffet. Chacun a traité la région qui le touchait le plus.

## I

### NANTES

Sans avoir subi des destructions aussi totales que Saint-Nazaire et Lorient, la ville de Nantes a connu une série de bombardements massifs en 1942, 1943 et 1944, qui l'ont laissée plus meurtrie et pantelante que Brest, Saint-Malo, Rennes. La population n'a compté, il est vrai, qu'un nombre relativement peu élevé de morts et de blessés, moins de 2.000 tués en tout. Mais les habitations ont éprouvé un véritable désastre, environ 1.100 immeubles ont été entièrement détruits, plus de 600 doivent être dérasés, et 1.200 sont plus ou moins endommagés. Les ruines demanderont des années de reconstructions et de réparations, travail de plus d'une génération, et coûteront des milliards et des milliards.

Les Nantais se sont mis avec ardeur à l'ouvrage ; les déblaiements sont aux trois quarts terminés et ont dégagé des décombres d'immenses espaces lépreux sur lesquels s'entassent des monceaux de pierres pouvant être utilisées. L'impression est émouvante et désolante.

On s'est efforcé de récupérer, dès l'automne 1943, tout ce qui dans les ruines présentait un intérêt artistique et archéologique : balcons, rampes d'escaliers, cheminées de marbre, boiseries, pierres sculptées reliques des somptueuses demeures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au mois de décembre 1943, la Municipalité a établi une Commission de Sauvegarde

du Vieux Nantes, composée d'amateurs compétents et dévoués ; elle s'est occupée de protéger, dans les plans de nouvel aménagement des quartiers sinistrés, les vieilles constructions ayant une valeur historique, archéologique ou pittoresque, et elle a donné son avis sur les projets d'urbanisme qui modifieront les tracés des voies publiques.

Voici le relevé succinct des dommages causés aux monuments publics et privés, et aux Musées, par les divers bombardements :

**MONUMENTS.** — C'est le beau bâtiment du *Musée Dobrée* qui a été touché le premier, dans la nuit du 7 mai 1942. Une vague d'avions alliés survola la ville, en lâchant ses projectiles. Une partie de la toiture fut mise en miettes, et les vitres des fenêtres volèrent en éclats. Sous les combles, la salle égyptienne subit de grands dégâts, des statuettes et petits objets furent réduits en poussière, et la salle des broderies gothiques fut atteinte, mais les pièces exposées avaient été antérieurement retirées et mises à l'abri.

Le 16 et le 23 septembre 1943, ce furent de bien plus grands dommages que l'on eut à déplorer.

*L'église Saint-Nicolas*, chef-d'œuvre de l'architecte Lassus (1844) dans le style gothique du XIII<sup>e</sup> siècle, a été très abîmée. Si son élégant clocher est resté indemne, une partie de la nef et du collatéral de droite s'est effondrée et toutes les verrières ont été brisées.

Le *Temple* protestant, œuvre de l'architecte Driollet sous le Second Empire, fut transpercé et on dut l'abattre complètement.

C'est le 15 juin 1944 que l'abside de la *Cathédrale* fut atteinte ainsi que la sacristie, laquelle fut entièrement incendiée avec la bibliothèque et les archives du chapitre.

Signalons encore parmi les monuments religieux la *chapelle des Jésuites*, rue Dugommier, très endommagée, et la *chapelle du Refuge*, rue d'Aguesseau, élégante construction contemporaine de style gothique, entièrement détruite.

La *Bourse*, œuvre capitale de Crucy, fut à moitié écroulée en juin 1944 ; toute la partie occupée par la Chambre de Commerce, à l'ouest, fut anéantie.

Au nombre des beaux immeubles sinistrés, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, on compte les ensembles pleins de caractère du

*quai Brancas* et du *quai Flesselles*, œuvres de Ceineray, et, du même artiste, *l'hôtel Deurbroucq*, qui a été très abîmé par le feu. Plusieurs maisons du *Cours Cambronne*, édifiées sur les plans de Cruey, dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, ont été presque entièrement démolies, et dans l'île Feydeau, la maison dite le *Temple du Goût*, de l'architecte Rousseau, a subi dans sa cour originale d'assez graves blessures. Enfin, à l'entrée du quai de la Fosse, fut anéantie la *Maison des Tourelles*, qui, bien que très modifiée au cours des âges, restait un souvenir historique. Elle avait appartenu, au xvr<sup>e</sup> siècle, à un riche espagnol naturalisé, nommé André Rhuys, traitant de grosses affaires et financier habile. Les rois Henri III et Henri IV furent ses hôtes, et l'Edit de Nantes aurait été signé dans sa demeure, en 1589.

MUSÉES. — Les collections du *Musée des Beaux-Arts*, du *Musée Dobrée*, du *Musée des Arts Décoratifs* ont été heureusement préservées.

Dès le mois d'août 1939, on se préoccupa de trouver un abri pour les tableaux les plus importants. Ils furent d'abord déposés dans l'aile gauche du *Château de Carheil*, propriété du Comte Armand. Mais en septembre 1940, la venue d'officiers allemands les fit rapporter à Nantes, d'où ils furent transférés, en 1941, au *château de Beaupréau* (Maine-et-Loire), appartenant au duc de Blacas, avec l'agrément de la Commission allemande des œuvres d'Art en France, dont le président était le Comte de Metternick, professeur à l'Université de Bonn. On adjoignit aux tableaux, en juillet 1942, les plus précieuses gravures et les livres rares du Musée Dobrée, et plus tard les documents historiques les plus importants des *Archives départementales*.

L'abbaye de la *Trappe de Melleray* reçut, dans les derniers mois de 1939, les livres et manuscrits précieux de la *Bibliothèque Municipale*, et une partie des Archives Municipales.

Sur place, à la *Cathédrale*, la protection du *tombeau de François II* et de *Marguerite de Foix*, œuvre de Michel Colombe, et du *tombeau du général Lamoricière*, du sculpteur Dubois, fut assurée par M. Moreau, architecte départemental des Monuments historiques.

Après les bombardements de septembre 1943, sur les

injonctions de la Commission allemande, on dut envisager l'évacuation plus complète de tous les Musées, dont les objets furent transportés au château moderne d'*Azay-le-Ferron* (Indre).

Quant au *Musée des Salorges*, donation de MM. Louis et Maurice Amieux, il connut un immense désastre. Les bâtiments et ce qu'ils contenaient, furent incendiés ou écrasés par les bombes, le 23 septembre 1943. Ce qui restait d'objets intacts fut pillé par les Allemands. Un petit nombre de pièces seulement furent sauvées et portées à Azay-le-Ferron où elles furent réunies aux objets les plus précieux qu'on avait emballés et expédiés en 1942.

Quant aux objets classés du département, le Conservateur estima qu'ils risquaient moins en étant dispersés que groupés dans un même local et ils furent laissés à leur place, sauf dans quelques communes de la côte, plus exposées au danger, comme Saint-Nazaire, Guérande, Le Pouliguen (chapelle de Penchâteau), Batz, Le Croisic. Aucune détérioration ne fut à déplorer (1).

M. GIRAUD-MANGIN.

## II

### LES ANTIQUITES DU FINISTERE AU SORTIR DE LA GUERRE

La région du Finistère qui a le plus souffert de la guerre est, bien entendu, celle de Brest, dans un rayon de vingt kilomètres environ autour de la ville et en y comprenant la presqu'île de Crozon. Hors de là il y a eu d'importants dégâts à Morlaix et, comme dans la plupart des départements français, beaucoup de maisons brûlées sous un prétexte ou sous un autre dans un grand nombre de communes. A Quimperlé, resté sous le feu des canons allemands jusqu'à l'armistice de mai, et qui fut bombardé à

(1) M. Moreau, architecte en chef des Monuments historiques pour la Loire-Inférieure, nous communique le relevé suivant des édifices endommagés par les bombardements et autres faits de guerre :

Nantes. La Cathédrale. La Psalette. Les immeubles sis rue Duguesclin n° 1 ; rue des Carmes, n° 2 ; quai Duguay-Trouin, n° 16 ; quai Brancas, n° 1 à 7 ; place de la Petite-Hollande, n° 3, hôtel de La Villestreux ; rue du Chapeau-Rouge, n° 4, tourelle d'angle ; place de la Petite-Hollande, n° 2 ; rue Kervégan, n° 32 (même maison) ; quai Turenne, n° 10 et 13 ; quai de la Fosse, n° 17, 70, 86.

Châteaubriant. Le château.

plusieurs reprises, quelques habitants ont été tués et des maisons particulières détruites sans qu'aucun monument fût touché.

A Brest, la ville *intra muros* n'est plus représentée que par des amas de pierres qui disparaissent de jour en jour. A peine, de loin en loin, une façade, derrière laquelle il n'y a rien et que bientôt il faudra abattre, elle aussi. On est surpris, en bordure de ce champ de désolation, de retrouver le vieux château, ses bastions, ses tours médiévales, non pas intact, assurément, tout cela, mais assez semblable à ce qu'il était pour qu'une réparation apparaisse comme assez facile. De l'église Saint-Louis, au contraire, il n'est plus question ; divers objets mobiliers du XVIII<sup>e</sup> siècle sont seuls sauvés. Sauvées aussi, pour avoir été abritées à temps, les trois statues de Coysevox qui décoraient, deux d'entre elles le cours d'Ajot, la troisième la terrasse de la préfecture maritime. Celle-ci — l'ancien hôtel Saint-Pierre — est perdue sans espoir, ainsi que l'hôtel de La Motte-Piquet, rue Jean-Macé. Dans l'arsenal les bâtiments du XVIII<sup>e</sup> siècle sont tous brûlés et plus ou moins effondrés. Sera-t-il possible d'en conserver des façades ? On n'en est pas très sûr.

L'église si fine de Gouesnou est incendiée et partiellement démolie. Celle de Milizac est mutilée, celle de Plougonvelin, dénuée de valeur d'art, mais qui renfermait de riches sculptures sur bois, est détruite. Au Conquet le vitrail de la Passion a subi de gros dommages. A Plougastel le calvaire a résisté assez bien, grâce aux précautions prises par le service des Monuments historiques. Cependant plusieurs statues ont été cassées, certaines réduites en poussière ; le grand retable des Le Déan, à l'église paroissiale, bien que largement touché, pourra être rétabli lorsqu'on reconstruira l'édifice lui-même, qui, par bonheur, était tout moderne.

Dans la presqu'île de Crozon l'église de Telgruc porte des plaies qui ne sont pas toutes guérissables. A Saint-Nic la charmante église paroissiale et la chapelle Saint-Côme, qui ont couru les plus grands risques, s'en sont tirées à peu de frais. De même pour la tour Vauban de Camaret et, à Morlaix, pour l'église Saint-Melaine, où se voit pourtant une énorme brèche du côté nord du chevet.

Dans le sud du département il n'y a heureusement à signaler que l'incendie de l'hôtel de la préfecture à Quim-

per et la destruction à coups de canon des imposants bâtiments de l'abbaye de Saint-Maurice de Carnoët, au bord de la Laita L'hôtel de la préfecture dont on a démonté la maçonnerie, sera remonté dans son architecture de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. A Saint-Maurice, il ne subsiste plus grand chose de la chapelle du xvi<sup>e</sup> siècle, qui était déjà en ruines depuis la Révolution ; en revanche, par une chance inouïe, la salle capitulaire du xiii<sup>e</sup> siècle est intacte.

La suppression volontaire du menhir dit la Républicaine à Crozon et de celui de la pointe de Beg-Meil achève la liste. Elle est longue. Elle aurait pu l'être davantage. Tout compte fait, on ne peut pas ne pas se dire, si l'on songe à la violence des bombardements et des combats, que le Finistère n'a pas beaucoup plus perdu par la guerre en cinq ans qu'il n'avait perdu depuis 1918 par l'incurie, l'indifférence ou même la rage dévastatrice de certains de ses habitants, notamment de certaines municipalités. Triste consolation.

H. WAQUET.

### III

#### MORBIHAN, CÔTES-DU-NORD, ILLE-ET-VILAINE

Dans cette guerre sans merci qui, de Strasbourg à Brest et de Dunkerque à Toulon, ravagea toute la France, le Morbihan et l'Ille-et-Vilaine ont reçu leur très lourde part de blessures, tandis que les Côtes-du-Nord, par un hasard providentiel, sont sorties presque indemnes des obscures et après batailles qui se déroulèrent sur leur sol.

Il ne s'agit pas ici de dénombrer toutes les ruines, mais simplement d'examiner quels sont les monuments plus ou moins artistiques et plus ou moins chargés d'histoire que la France et la Bretagne ont perdus dans ces trois départements.

LORIENT. — Du Lorient « bien percé, bien peuplé et proprement bâti » qu'admiraient les voyageurs du xviii<sup>e</sup> siècle, il ne reste plus que quelques maisons solitaires, épargnées par miracle, et qui dressent leurs simples et robustes silhouettes au-dessus d'un terrain fangeux, aussi nu que pouvait l'être la lande du Faouédic avant l'année 1700.

Dans la rue de l'Hôpital (1), l'ancien hôtel des Fermes et la demeure Louis XV, ornée d'un gracieux balcon en fer forgé, qui porte le numéro 18, mériteraient d'être conservés, ainsi que les cinq immeubles cossus et sages qui sur le cours des quais rappellent les derniers moments de la prospérité lorientaise à la fin de l'Ancien Régime. Il y aurait même là, si l'on veut rendre à la ville un reflet de sa primitive élégance, un ensemble à reconstituer, que je signale à l'attention de M. Georges Tourry, architecte urbaniste.

Du XVIII<sup>e</sup> siècle également subsistent deux façades de chapelles, celle de la Congrégation (1748) avec son légendaire boulet et celle de l'ancien hôpital (1782) qu'il conviendrait d'utiliser dans les prochaines reconstructions.

A l'intérieur de l'Arsenal, que pourra-t-on sauver des célèbres bâtiments de la Compagnie des Indes ? Les Salles de vente (Troisième Dépôt), et les Magasins (Service des Subsistances) ne présentent plus que des ruines majestueuses qui témoignent encore de l'orgueilleuse grandeur de la Société qui les a construites. La Tour de la Découverte, presque intacte, continue de les dominer et, sur la Place d'Armes, les gracieux pavillons de la Préfecture Maritime, incendiés, seront restaurés par les Beaux-Arts.

Dans les fertiles campagnes qui avoisinent Lorient, la guerre a été rude et les dévastations innombrables. Des bourgs et des villages ont péri en entier et, parmi tant de désastres, il faut signaler ici l'incendie de l'église paroissiale de Ploemeur, dont les grandes arcades romanes, naguère dissimulées sous un enduit moderne, pourront être mises en valeur. Près de Gestel, le sanctuaire favori des nourrices morbihannaises, Notre-Dame de Kergornet et, près de Quéven, la célèbre chapelle, si bretonne, de la Trinité ont été blessées presque mortellement, tandis qu'à Kerentrec'h le pittoresque Saint-Christophe dont la silhouette, au sommet d'un tertre ombragé et rocheux, domine le Scorff, pourra facilement être restauré et le site amélioré par l'assagissement des quelques villas hétéroclites qui l'étouffent (2).

(1) On aura assez de rues neuves à construire à Lorient pour rendre aux rues anciennes leurs noms traditionnels.

(2) A La Trinité en Quéven, les panneaux peints de 1659 ont été détruits, mais M. Pierre Thomas-Lacroix avait mis à l'abri la sainte Apolline et la Pietà. Il a sauvé également les deux tableaux de Saint-Louis de Lorient classés Monuments Historiques. Les amusants pan-

**HENNEBONT.** — Hennebont, longtemps intact, a succombé en quelques heures, le soir de sa délivrance, sous les obus incendiaires allemands.

La basilique, Dieu merci, n'a pas été trop atteinte et déjà les Beaux-Arts, sous la vive impulsion de M. Raymond Cornon, architecte en chef, ont achevé les réparations provisoires. Au début de 1946, ils comptent mener à bien la réfection définitive de la flèche.

C'est dans ses vieux logis des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles qu'Hennebont a surtout souffert. La place du Marché, l'étroite rue Neuve et, dans la Ville-Close, la rue Moricette et la rue de la Prison ont perdu leurs pignons aigus ou leurs grands toits d'ardoise, leurs tourelles de granit, leurs portes en plein cintre, leurs étages en encorbellement et leurs colombages. Ont disparu également les lucarnes sculptées du quai-route du Port-Louis, et les antiques demeures qui escaladaient la montante rue de la Vieille-Ville. Il ne restera désormais pour représenter les aimables et hospitalières habitations de jadis que les hôtels de Kerret, de Belcherre et de Couessin sur le haut de la place du Marché, la fantaisiste maison de bois à auvent qui borde la rue de la Paix, l'hôtel de Saint-Georges, dans la rue des Lombards, et sur le placître triangulaire de la Vieille-Ville deux des façades de granit à modillons que M. Cornon espère sauver.

Des autres logis anciens d'Hennebont il ne demeurait, en mai 1945, que des pans de murs calcinés où s'accrochaient parfois les consoles et les pieds-droits sculptés des cheminées monumentales, les marches tournantes d'un escalier à vis, les voûsseaux parfois datés de vieilles portes rondes. Aujourd'hui tout a disparu dans un nivellement général, peut-être un peu hâtif, mais au cours duquel on a pris soin cependant de déposer précieusement la jolie passerelle à balustrés de la rue Lauray, qui sera remontée dans le futur jardin public.

Les immeubles de la Levée laissèrent, en tombant, apparaître la grande courtine des Remparts, toute rongée par le temps et toute rousse de lichens, qui descend de la Porte du Broérec'h à la Tour Saint-Nicolas et de la Tour Saint-Nicolas à l'ancien Bastion de Lorraine dont les magnifiques

neaux sculptés de Vérité en Caudan ont été détruits à l'hospice de Kergoff.

pierres de taille, un moment mises à jour, seront utilisées, je pense, pour le soubassement d'une place en terrasse. Nous pouvons faire confiance à M. Paul Lindu, l'architecte urbaniste de la ville, qui saura maintenir à Hennebont son charme séculaire, tout en lui apportant certaines commodités qui lui manquaient.

La perte la plus irréparable pour le pays est celle du Musée Gabriel Desjacques dont la collection, formée avec tant d'amour, les lits-clos à mille fuseaux de la région pourlète, les lits-alcôves et les armoires sculptées de Kervignac, les petits vaisseliers-égouttoirs des campagnes lorientaises, les coffres, les bahuts, les coiffes, les bijoux, les multiples objets ménagers, ont été brûlés d'un seul coup. C'est toute la vie paysanne d'hier, déjà disparue de nos fermes, qui semble s'être éteinte une seconde fois sous les cendres de la Porte-Prison.

LE PORT-LOUIS. — Le Port-Louis, pour qui vient de la mer ou de la rade, a gardé presque intacte sa silhouette caractéristique. Il profile encore, sur les eaux, ses massifs bastions, ses courtines, ses toitures et la grande masse d'arbres échevelés d'où s'élance sa flèche de granit. Mais, si l'on pénètre en ville, que de blessures partout ! Les tours de l'enceinte urbaine ont été découronnées méthodiquement par les Allemands ainsi que les échauquettes de la citadelle, dont l'une, celle du Bastion de Groix, qui surveillait la plage, a été supprimée avec rage à grand renfort de dynamite. Sur l'esplanade des Pâtis, classée site historique, la moitié des ormes ont été, sans motif, sciés à un mètre de terre... Les bombardements ont provoqué la destruction des ensembles Louis XIV de la rue de la Brèche et de la rue des Dames et, dans d'autres quartiers, on déplore l'incendie de l'église et du cloître des Récollets (1673-1675) disparus avec leurs curieuses charpentes en bois des îles, du corps de garde de l'Avancée aux massifs piliers de granit, de la Maison du duc de Chaulnes et de la robuste demeure en pierres de taille que le marinier Jean Lescoët construisit en 1629. Souhaitons que leurs façades, dont les Beaux-Arts n'ont pu se charger, ne soient pas pour autant délaissées, et félicitons-nous de voir trois maisons bien typiques des règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV inscrites à l'inventaire des Monuments Historiques. Au rang de celles-

ci figure le sobre logis de la rue des Dames où séjourna M<sup>me</sup> de Sévigné. La Citadelle et les Remparts seront également classés et restaurés par les soins de M. Cornon. Grâce à lui et à M. Lindu, architecte urbaniste du Port-Louis comme d'Hennebont, nous pouvons nourrir de grands espoirs pour l'aménagement et la mise en valeur des richesses historiques de la vieille place-forte.

Toutes les communes du canton du Port-Louis, sauf Riantec et Gâvres, ont terriblement souffert de la bataille qui s'y déroula pendant près d'un an. Le charmant bourg de Kervignac qui groupait ses toits de chaume autour d'un clocher du xvi<sup>e</sup> siècle, a été incendié totalement et sa vieille tour au porche monumental orné de sculptures naïves semble si malmenée qu'on ne sait pas encore si quelque habile architecte parviendra à la sauver. Des chapelles gothiques de Kervignac, toutes, par miracle, sont intactes, mais dans beaucoup de villages, derrière les murs bas des fermes, percés de portes à accolade, il n'y a plus que de la cendre où se mêlent la paille des toits à demi consumée et les vestiges des beaux meubles rustiques qui faisaient la richesse de ces intérieurs bretons. Beaucoup de jolies chaudières, dont on ne voulait d'ailleurs plus et qui étaient condamnées à une mort lente, sont tombées ainsi tout d'un coup, au champ d'honneur. Il faudrait, dans les maisons neuves qui les remplaceront, encastrier pieusement les belles portes du xvi<sup>e</sup> siècle.

Merlevenez a perdu sa haute flèche, mais les porches, les grandes arcades aux chapiteaux historiés, et la coupole voûtée sur trompes de son église du xii<sup>e</sup> siècle ont été épargnés. Quant au reste de l'édifice, M. Cornon, qui en a commencé le déblaiement, y a retrouvé de nombreux éléments qui permettront une reconstitution fidèle, avec dégagement de la grande verrière.

PLOUHARNEL et CARNAC. — Sur le front de Quiberon, trois jolies chapelles gothiques, Sainte-Barbe et Notre-Dame des Fleurs de Plouharnel, Saint-Colomban de Carnac, ont été endommagées par les tirs d'artillerie. Souhaitons que la restauration de ces gracieux édifices ne soit pas trop

différée. Ils sont inscrits à l'inventaire des Monuments Historiques et M. Cornon s'en occupe (1).

**PLOËRMEL.** — A l'autre bout du Morbihan, Ploërmel a perdu, au cours d'un unique bombardement, une grande partie des célèbres vitraux du XVI<sup>e</sup> siècle qui ornaient son église paroissiale. La pittoresque rue Beaumanoir, déjà si éprouvée par les effondrements et les destructions de 1913, a été presque anéantie. Les Beaux-Arts ont sauvé cependant la Maison des Marmousets aux cariatides si étranges et l'hôtel des Ducs de Bretagne qui lui fait face. Leurs ossatures de chêne si déjetées et si branlantes ont été plus résistantes que les murs de schiste et les sculptures de granit de la Maison du duc de Mercœur entièrement disparue. Comme à Hennebont et comme à Montfort et à Fougères les restes des Remparts, classés parmi les Monuments Historiques, seront dégagés et mis en valeur (2).

**DINAN, GUINGAMP, PLESTIN-LES-GRÈVES.** — Dans les Côtes-du-Nord, Dinan achève de réparer ses légères blessures et déjà les charpentes des clochers de Saint-Sauveur et du Collège de garçons sont remises en état. Il reste à rétablir sur la Rance la grande arche du vieux pont (3). Guingamp a souffert davantage. La sobre flèche du XIII<sup>e</sup> siècle qui s'élançait au-dessus des vieux toits, s'est écroulée sur la basilique, emportant dans sa chute une partie des voûtes, de ces rares voûtes bretonnes auxquelles le granit semble pourtant accorder une robustesse illimitée. A Plestin-les-Grèves, l'église Saint-Efflam a résisté vaillamment à l'éclatement de deux mines anti-chars placées par les Allemands et qui ont atteint surtout les grandes orgues, les vitraux moderne et la toiture. Parmi les quelques autres ruines

(1) Des chapelles isolées ont souffert de la guerre : Loc-Maria-Melrand (vitraux endommagés) et Sainte-Barbe de Poulvern en Noyal-Pontivy (id.).

(2) L'architecte urbaniste de Ploërmel est M. Yves Guillou. M. Cornon a dressé un plan archéologique de la ville ; d'autres plans archéologiques ont été dressés par lui pour le Port-Louis, Saint-Malo et Fougères. Ceux de Rennes et de Vannes sont en cours d'exécution.

(3) Une maison à pans de bois de la rue de la Mitrie a été incendiée et les consoles restées intactes ont été mises à l'abri par M. Desmoulin, directeur des Travaux communaux. La question de la rue du Jerzual, dont les vieilles demeures ont été très ébranlées au cours des bombardements, reste à résoudre. Souhaitons qu'en tirant partie de tout ce qui peut être sauvé, on maintienne à cette rue son caractère. M. Joël Guenec est l'architecte urbaniste de Dinan.

dissimulées dans le bocage trécorrois, il n'y a lieu de retenir qu'un nom, celui de Coat-Nevez, gracieux manoir construit en Pommerit-Jaudy à l'aurore du XVIII<sup>e</sup> siècle et incendié complètement. En outre dans la nuit du 5 au 6 janvier 1941, l'église de Saint-Hélen et le magnifique vitrail qu'elle possédait, ont brûlé accidentellement.

RENNES. — En Ile-et-Vilaine, s'il y a des bourgs comme Pleurtuit, la Richardais, le Minihic et Bruz, qui ont beaucoup souffert, c'est néanmoins dans les villes que nous constaterons les désastres les plus importants pour l'histoire et pour l'Art. Rennes a heureusement gardé intactes ses ruelles du XVII<sup>e</sup> siècle et ses nobles artères rebâties sous Louis XV. Seuls quelques amis du passé qui auront, avec M. Léon Le Berre-Abalor, parcouru les quartiers du bois et du torchis sauront qu'il manque à la place Saint-Germain la bonne vieille maison toute déjetée qui porte le n° 4 et, dans la rue Baudrairie, la demeure vétuste à encorbellements qui datait peut-être du Moyen-Age. Des monuments de l'époque classique, on regrette surtout l'hôtel de Kergus dont une aile d'abord, le pavillon central ensuite, ont été pulvérisés par les bombes. Non loin de là le couvent de la Retraite (ancien couvent des Dames Budes) semble plus réparable.

Dans la campagne rennaise, les rabines de la Prévalaye ne conduisent plus qu'à des ruines et, dans l'église Saint-Laurent l'autel et l'enfeu classés parmi les Monuments Historiques ont éclaté sous l'action des flammes, tandis que le recteur ne parvenait à sauver de la grande verrière, datée de 1556, qu'une tête auréolée d'un fort joli dessin (1).

MONTFORT. — A Montfort-sur-Meu, les souvenirs du passé s'étaient faits si rares que la destruction de la rue qui mène à la gare (ancien faubourg Saint-Nicolas) a surtout atteint des maisons neuves. Le curieux pavillon accosté d'une tourelle couverte d'un toit en carène qui était une dépendance de l'ancien hôpital a eu pas mal à souffrir du bombardement. Par contre, la guerre a détruit les immeubles sans caractère adossés au Rempart. Cette destruction a permis à M. Maurice de Lavigne, architecte-urbaniste de

(1) Le vitrail classé de Saint-Germain de Rennes avait été déposé. Les réparations les plus urgentes ont été faites à cette église dont la voûte en plâtre sera rétablie en bois.

la ville, de proposer la mise en valeur de l'enceinte jusqu'ici dissimulée et de rendre à Montfort une partie d'une noblesse ancienne à laquelle il semblait si peu tenir.

**FOUGÈRES.** — La ville de Fougères a été terriblement détruite en fort peu de temps, mais, par miracle, la plupart de ses monuments anciens ont été épargnés. Le château, littéralement encadré par les bombes, n'en a pourtant reçu aucune. Dans l'église Saint-Léonard, les vitraux modernes ont volé en mille éclats, mais les verrières classées, en partie sauvées par une heureuse initiative de M. Etienne Aubrée, pourront être restaurées. Dans le quartier Saint-Sulpice il n'y a pas de dégâts mais, dans la Ville-Close, la rue Pinterie a perdu ses maisons à porches d'un effet si pittoresque et si varié. De l'autre côté de la rue, M. Aubrée, toujours attentif, a réussi à mettre à l'abri les grilles Louis XV de la maison où séjourna le général de Lescure (1).

**SAINT-SERVAN.** — A Saint-Servan, le fort de la Cité, bâti en 1759-1761, extraordinairement remanié par les Allemands, bombardé ensuite par les Américains, n'a plus sa fière silhouette. C'est à la fois un chantier et un champ de bataille. L'humble place Saint-Pierre dont les modestes logis encadraient l'abside de l'ancienne cathédrale d'Aleth, a été détruite par la guerre et nivelée depuis. Seul l'antique chevet surgit au milieu de cette dévastation. Il conviendrait de procéder à des fouilles et de mettre en valeur les restes d'un monument primordial pour l'histoire religieuse de la région. De l'autre côté de la baie, la Tour Solidor a résisté, sans trop de mal, aux éclatements de plusieurs obus.

La ville même de Saint-Servan, comme celles de Paramé et de Dinard, comme Rocabey ne présentent que des destructions disséminées, souvent réparables, en des lieux qui n'offraient pas un véritable intérêt artistique (2).

**SAINT-MALO.** — Il en est autrement de Saint-Malo même, de la place-forte des Corsaires. Vu des Talards, Saint-Malo

(1) M. Cornon a proposé le classement des Remparts de Fougères, depuis la porte Saint-Sulpice jusqu'à la Tour du Papegaut près de Saint-Léonard. Son désir serait de restaurer le chemin de ronde. L'architecte urbaniste de Fougères est M. Henri Delaage.

(2) L'architecte urbaniste de Dinard est M. Henri Couïasnon.

est sinistre. Au delà des installations du port, toutes à moitié détruites, on aperçoit, par dessus les Remparts, les squelettes incendiés des maisons d'armateurs, dominés par la tour sans flèche de la Cathédrale. Cette flèche moderne était devenue indispensable au paysage de la ville. Sans elle, la nef malouine, comme on l'a tant de fois dit, n'est plus qu'un ponton. Ce qui enlève aussi de l'élancement à la silhouette générale, c'est la disparition des majestueuses toitures qui coiffaient si magnifiquement les orgueilleuses maisons de la rue d'Orléans.

Les Remparts du moins sont intacts, ou presque intacts. Le Château a souffert davantage. La poivrière de la galère a disparu. Le grand donjon est atteint à la hauteur des mâchicoulis. Les pierres des deux échauguettes qui le couronnaient étaient tombées dans la cour, ou bien, par les cheminées, elles avaient glissé dans les salles de la collection Yves Hémar, bousculant les bahuts et les lits-clos, poudrant de blanc les Bretonnes en carton qui s'étaient effondrées sur les vitrines.

Dieu merci ! le précieux musée folklorique est intact et sa conservation rend un peu moins désastreuse la disparition du Musée d'Hennebont.

On peut, sans difficulté, faire le tour de Saint-Malo, retrouver le fort de la Reine, la Tour Bidouane, la Hollande. Ça et là, du côté du port, le parapet de pierre a été emporté par un obus, mais ce n'est rien et l'enceinte urbaine demeure dans son ensemble telle qu'elle était. Sur l'arcade ancienne de la Porte Saint-Vincent l'intention des Beaux-Arts serait de restaurer l'inscription en majuscules romaines qu'y avait mise Louis XIV et, sur l'arcade moderne, de rappeler succinctement la destruction et la renaissance de la ville.

Sur les rochers, les forts détachés sont moins intacts que les Remparts. Le Fort-National, dont les Allemands firent une prison, a perdu ses toitures. Le Grand-Bé, transformé en forteresse moderne, a changé complètement de silhouette et dans leur isolement bien compromis, les granits du tombeau de Chateaubriand ont reçu quelques blessures.

Dans la ville-close presque tout a brûlé. Seuls, aux quatre coins, subsistent quelques immeubles. Ce ne sont pas toujours les plus beaux. Il reste heureusement, près de l'Hôtel de France, la chambre où est né l'auteur des *Martyrs* et le

mobilier qu'on a l'habitude d'y voir, a été soustrait aux Allemands, pièce par pièce, et pourra être reconstitué. Dans la même rue Chateaubriand, la curieuse cour vitrée du n° 9 est intacte.

Plus loin, dans la cour de la Houssaye, la façade et la tourelle polygonale de la Maison dite de la Duchesse Anne, incendiée, a été, en partie, étré sillonnée par les Beaux-Arts. La rue du Pélicot conserve, aux numéros 9 et 15, deux exemplaires, désormais uniques, de ces cages en bois, aux multiples fenêtres, qui avaient précédé les demeures de granit. Les plus célèbres de ces « maisons de verre » n'existent plus. C'étaient, dans la rue Boyer, la légendaire Maison des Bigorneaux et, dans la rue Jean-de-Châtillon, la Maison de Duguay-Trouin où M. Yves Hémar avait organisé un musée des Corsaires et transporté, malheureusement, quelques pièces importantes de ses collections bretonnes. On trouvait encore d'autres vieux logis de bois, aujourd'hui réduits en cendre dans les rues Trublet, Migeaux, des Cordiers, Saint-François et Beauchesne-Gouin.

Les façades de pierre également sont parfois tombées en poussière. Certaines pourront être sauvées. Restaurées, elles rendront à Saint-Malo un peu de son atmosphère et l'on peut faire confiance pour cela à M. Cornon et à M. Marc Brillaud de Laujardière, l'architecte urbaniste de la ville. Il y a, parmi les constructions du xvii<sup>e</sup> siècle, des immeubles si bien compris et d'esprit si moderne qu'on pourra s'en inspirer pour réédifier de nouvelles demeures à côté de celles que l'on restaurera et l'on évitera ainsi de leur nuire par un voisinage trop fâcheux.

M. Cornon a placé sous la protection des Beaux-Arts une soixantaine de maisons (ou squelettes de maisons) auxquelles il compte rendre bientôt la vie. Parmi ces maisons, trente environ sont à peu près intactes, une dizaine ont été étayées ou vont l'être, une vingtaine ont été déposées soigneusement (1).

Parmi les édifices intacts, je citerai, dans la rue de la Fosse, la Maison du Gouverneur (1620) et son escalier de granit, dans la rue d'Asfeld, l'hôtel Magon de la Lande (1724) et l'hôtel d'Asfeld, le n° 4 de la rue de Dinan où la

(1) Seize maisons étaient inscrites à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, avant l'incendie de la ville. Il y en a cinquante-huit aujourd'hui et trois sont classées.

légende veut qu'un Surcouf ait monté à cheval jusqu'au second étage, le 16 de la rue de l'Orme et, dans la rue des Vieux-Remparts, le gracieux pont couvert du couvent des Récollets.

Parmi les façades en partie étayées dont la restitution est désormais certaine, figure celle de l'hôtel Desilles dans la rue de l'Épine et parmi celles qui n'étaient que ruines et dont il a fallu rechercher une à une les pierres intéressantes au milieu des gravats, se trouve l'aile donnant sur la cour de l'hôtel Magon de la Villebague, rue de la Harpe. D'autres demeures, véritablement pulvérisées, comme la fastueuse Maison du Dais d'Argent, ne pourront pas être reconstituées.

Quant aux grands logis du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux toitures si élevées et aux cheminées si hautes, qui font face aux Remparts sud et à la place Chateaubriand, ils vont être restaurés entièrement par les Beaux-Arts. Il s'agit là d'une entreprise d'envergure comme on en a réalisé, après l'autre guerre, dans certaines villes du Nord et de l'Est. Cela demandera du travail, beaucoup de travail car certaines de ces maisons sont complètement effondrées et les escaliers de granit eux-mêmes n'ont pas résisté au feu. Seul au coin des rues d'Orléans et de Chartres un de ces beaux immeubles a été miraculeusement préservé.

Un certain nombre de demeures malouines possédaient des vantaux de porte magnifiquement sculptés. Tels ceux que l'on admirait au 14 et au 16 de la rue Broussais, au 3 et au 5 de la rue de la Harpe, au 5 de la rue de la Mettrie. Un seul de ces beaux vantaux a été épargné : c'est celui de la rue Mahé-de-la-Bourdonnais. Il date de 1652 et le motif supérieur en a été enlevé.

Il faut déplorer encore la perte de toutes les boiseries qui ornaient les appartements des riches armateurs : salles lambrissées d'acajou, salons Louis XIV et Louis XV, alcôves de cuisines, plafond à caissons de l'hôtel André Désilles.

Près de quatre-vingts immeubles intéressants n'ont pu être compris dans la restauration des Beaux-Arts et ont été signalés au Service de la Reconstruction. Parmi eux figurent l'hôtel Lamennais et le cloître des Bénédictins.

Les édifices religieux ont souffert comme tout le reste : la chapelle Saint-Benoît, celle des Ursulines, l'église Saint-Sauveur n'ont gardé intactes que leurs façades. La Cathé-

drale a été éprouvée surtout dans ses parties modernes. Sa flèche blanche s'est abattue sur le chœur et sur l'autel de la Vierge. Les charpentes de la nef et du chœur ont été incendiées. En quatre mois, M. Cornon a effectué le déblaiement de l'édifice et, le 1<sup>er</sup> mars 1945, il a rendu au culte toute l'aile dite de Saint-Côme, le croisillon nord et le collatéral nord du chœur qui sert de sacristie. Une couverture provisoire a été posée sur toute l'église et la charpente définitive du chevet est terminée. Les sols du chœur et du déambulatoire ont été ramenés à leurs anciens niveaux situés à un mètre et à trois mètres au-dessous du niveau de la nef. De nombreuses fenêtres seront débouchées, le pignon de l'ancienne salle capitulaire et quelques vestiges du cloître roman ont été dégagés. Il semble que la cathédrale de Saint-Malo, comme il y a vingt-cinq ans celle de Verdun, sortira embellie de son martyre.

Souhaitons assister bientôt à la résurrection de la vieille place-forte et de toutes les autres villes bretonnes. Puissent les Beaux-Arts nous garder jalousement leur charme archaïque et doux ! Puisse l'Urbanisme les débarrasser de leur crasse séculaire, leur redonner de l'air par un émondage précautionneux et remplacer leurs longs faubourgs sans âme par des quartiers neufs, ordonnés et dignes d'elles !

Henri-François BUFFET.

---

## NECROLOGIE

---

### I

#### L'ABBE ARTHUR BOURDEAUT

Le 23 décembre 1944, à Saint-Géréon, en Loire-Inférieure, est mort l'un des meilleurs écrivains de notre Société, M. l'abbé Bourdeaut. Agé de soixante-et-onze ans, il s'était usé par un travail assidu et ardu ; du moins, laisse-t-il derrière lui des œuvres remarquables et qui rendront les plus grands services.

Arthur Bourdeaut naquit en 1873 sur les marches de